

STRUWWELPETER OU LE PLAISIR TRIOMPHANT

par C. MORMONT

Qu'il n'ait été, comme le propose EIZYKMAN qu' "un analogue graphique et narratif des machines de torture et de persécution pédagogique au 19ème siècle"¹ ne peut expliquer la carrière de Struwwelpeter. Tout au plus, pourrait-on y voir la raison de son succès auprès des éducateurs du 19ème siècle et comprendrait-on l'attitude critique des pédagogues du 20ème siècle qui verraient à la sagesse d'autres prémisses que la crainte. Mais nous ne serions pas éclairés sur le succès constant que, depuis sa lointaine naissance, ce garnement récolte auprès des enfants. Car, et c'est là l'étonnant, Struwwelpeter plut d'emblée aux enfants et aux éducateurs. Cette double faveur - cette duplicité pourrait-on dire - est probablement à la base de son succès durable car il serait difficile d'imaginer qu'une oeuvre qui ne plairait qu'aux enfants et non aux adultes ou vice versa puisse se survivre longtemps. Si le Struwwelpeter n'était qu'un instrument répressif, les enfants l'auraient boudé. Pur objet de plaisir enfantin, les adultes l'auraient mis à l'index. Il y a là un paradoxe que peut dénouer l'hypothèse d'un double message, l'un décrypté par l'adulte, l'autre par l'enfant. Pour l'adulte, le Struwwelpeter est l'énoncé de lois naturelles qui fondent, croit-il, les règles de l'éducation et de la bonne conduite. "Voilà ce qui arrive quand on agit de telle façon". Il n'y a pas de jugement de valeur mais simple avertissement adressé à un enfant. L'adulte se désimplique ainsi de son rôle d'éducateur, substitue à la loi morale et spécifiquement humaine un enchaînement logique, mécanique presque, de causes et d'effets et évite les conflits qui pourraient l'opposer à l'enfant. Ce faisant, il ne renonce pourtant à aucun de ses impératifs puisqu'il les identifie aux lois naturelles.

Une autre lecture apporte un éclairage bien différent et rend intelligible le goût, autrement incompréhensible, de l'enfant pour Struwwelpeter. Dans cette seconde perspective, tous les récits illustrent le triomphe du plaisir total, plaisir couronnant un désir sans limite autre que celle que lui impose son apaisement (décharge). Cette affirmation peut

. / . .

¹ EIZYKMAN B., Paris, Phot'Oeil, 1979.

paraître étrange et d'ailleurs facilement contredite par le destin épouvantable réservé aux enfants indociles, destin dont les replis ne paraissent pas pouvoir cacher le plaisir. Il est vrai que l'observateur extérieur, fidèle à une définition extrinsèque du plaisir, peut ne voir dans les histoires que les conséquences dommageables des conduites hédoniques. Au contraire, pour l'enfant, ces récits donnent à entendre que le plaisir n'a pas de prix, que son attrait est plus fort que l'horreur du châtement et que la jouissance l'emporte sur la mort. Le principe de plaisir ne subit pas de restriction; l'enfant se révèle inintimidable; ses avatars traduisent davantage la persistance déformante de l'excitation que le renoncement au plaisir. Et la mort elle-même, quand elle n'est pas acmé orgasmique, n'est que la mesure de l'attachement au plaisir (la mort plutôt que la privation). Attachement monstrueux, dira-t-on, mais doit-on voir là autre chose que les racines brutes non sublimées encore, de l'héroïsme et du martyre (plutôt la mort que l'esclavage, que le déshonneur, le parjure, etc...).

Voyons maintenant comment appliquer ce point de vue au texte. Nous ne nous attarderons pas au fait que l'avertissement parental est réalisé. Il s'agit du premier niveau de lecture dont le contenu patent convient aux éducateurs. Remarquons que l'adulte, comme le chœur antique, annonce les événements mais n'agit guère. Il vaticine sans éduquer. Il fait preuve d'une espèce de détachement qui lui permet de laisser aller les choses à leur extrémité sans être poussé à reprendre son rôle protecteur quand cela va trop loin. Il ne sermonne pas l'indocile. Ceci introduit ce que nous avons appelé le second niveau de lecture, celui qui donne à découvrir le plaisir triomphant.

Les quelques vers répertorient les bons comportements, récompensés par "un beau livre d'images". Ces images, on les suppose aussi sages que l'enfant modèle qu'elles gratifient. C'est ainsi que l'auteur nous les annonce et quelle n'est pas notre surprise de découvrir que ce beau livre d'images s'ouvre sur le Struwwelpeter ébouriffé, rebelle et qui fait dans la démesure. A mon sens, l'apparition surprenante de Struwwelpeter signifie à l'enfant sage qu'il va recevoir une véritable récompense, non pas une de ces récompenses aussi ennuyeuses que la vertu qu'elle sanctionne et qui ajoute à l'accablement de l'enfant docile, mais une récompense qui lui donne accès à la jouissance, qui le paie de ses privations forcées. En un mot, HOFFMANN annonce que s'il tient un discours sérieux, il sait aussi qu'il faut dédommager l'enfant de ses plaisirs perdus en lui offrant

des occasions acceptables de jouir. Dans le premier récit, "l'histoire du méchant Frédérick", on peut ne voir que la double punition "morsure et médication amère" qui s'abat sur le garçon. Pourtant la vraie fin du récit n'est pas là. La fin du récit décrit le chien qui, après avoir été victime, a pris le rôle de l'agresseur et se voue gloutonnement au plaisir. Ainsi le plaisir change de camp et triomphe. Aucun amendement n'est exigé. La pulsion non transformée est prise en charge par le chien. La leçon n'est donc pas qu'il faut renoncer à ses appétits, elle est plutôt qu'il suffit de régresser pour s'y adonner sans réserve.

"La très triste histoire des allumettes" n'est pas plus édifiante : la petite Pauline demeure sourde à tous les rappels de l'interdit et se dissoud dans le feu de l'excitation en une païenne assumption. Elle refuse toute prudence, toute limitation, ne manifeste à aucun moment ni souffrance ni regret. Ce sont les parents qui sont à plaindre. Les histoires de "Gaspard mange-ta-soupe" et de "Robert volant" sont calquées sur le même modèle. Le "garçon noir" stimule la moquerie, moquerie paradoxalement renforcée et multipliée par la survenue de Saint-Nicolas, personnage pourtant imposant, et par le discours moralisateur qu'il tient ("Ils lui rirent au nez, se moquèrent encore plus cruellement du moricaud"). Saint-Nicolas décide alors de punir les trois garçons en les trempant dans l'encre. Notons au passage que c'est là l'élément le plus raciste de ce récit puisqu'il objective le caractère dégradant de la couleur noire. Mais ce qui importe pour notre propos, c'est de voir que nos trois bonshommes devenus noirs ne perdent en rien leur morgue et, réunis en un monôme sarcastique, poursuivent de plus belle le moricaud.

Comment proclamer plus haut l'inefficacité de la punition et la prééminence d'un désir inintimidable. "L'histoire du sauvage chasseur" est principalement l'illustration d'un mécanisme déjà repéré et qui consiste à retourner l'agression contre l'agresseur. Qualitativement, l'interaction est inchangée et a même toutes les chances de se répéter inlassablement du fait de sa structure circulaire. En soutenant qu'elle est inchangée, on implique que la pulsion qui l'anime est de même nature et ne subit rien d'autre qu'une réorientation. Il n'y a donc pas de plaisir sacrifié. Ajoutons que ce récit atteste la profonde amoralité du Struwwelpeter. Les deux victimes de l'agression, chasseur - lapin, sont deux spectateurs innocents.

"L'histoire de Suce-son-pouce" est peut-être la plus dure. Il n'en reste pas moins vrai que l'auto-érotisme interdit exerce un attrait plus puissant que la crainte de la castration et, même perpétrée, celle-ci suscite plus de honte triste que de regret. Si la sanction survient pour Suce-son-pouce, on s'étonnera de l'impunité de Philippe qui n'obéit pas aux injonctions, renverse la table, prive ses parents de nourriture et échappe à leur poursuite bien que des verges annoncent la punition. Quel enfant oserait un tel rêve de plaisir délinquant ?

Quant à "Jeannot-nez-en-l'air", il n'aime pas l'école et ne cesse de le manifester, affichant sa préférence pour l'univers aérien des nuages et des oiseaux. Contemporain du baudelairien albatros, il en partage les maladdresses et l'appartenance au royaume d'en haut. Ses chutes disent plus son amour pour le ciel que sa soumission aux contingences terrestres. Et puis regardez bien la dernière image, celle qui donne littéralement sa finalité à l'histoire. La serviette, objet scolaire représentant l'institution abhorrée, dérive au loin. Jeannot l'a emporté sur l'école et s'il se retrouve "exilé sur le sol, au milieu des huées", son âme de poète lui permet de planer.

Ces analyses, sans doute quelque peu sommaires, semblent néanmoins de nature à faire ressortir le caractère triomphant du plaisir autant que l'aspect irréductible du désir. L'enfant, puni par la sagesse qu'il s'impose, trouve là l'occasion de se consoler et de récupérer par personne interposée, le plaisir perdu. Voilà sans doute la raison du succès du *Struwwelpeter* auprès des enfants. Et voilà aussi le génie peut-être inconscient d'HOFFMANN de récompenser les enfants sages en leur donnant enfin de mauvais exemples.

*